

**Zeitschrift:** Zürcher Illustrierte  
**Band:** 13 (1937)  
**Heft:** 33

**Artikel:** Vorgestern, gestern, heute : 28. Der chinesische Kuchen  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-751898>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 17.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Der chinesische Kuchen

Wieder einmal gehen im Fernen Osten Dinge vor, die unsere wache Aufmerksamkeit beanspruchen. Bedenken wir, wie vielfältig sie sind, dann wird uns auch klar, in welchem Maße Europa von kriegerischen Verwicklungen im Orient mitbetroffen werden kann. Regehnheiten in China, die der jüngeren Geschichte angehören und an die heute wiederzuerinnern das Verständnis für die fernöstlichen

die Fäden der Weltpolitik ineinander verspannen, dann wird uns auch klar, in welchem Maße Europa von kriegerischen Verwicklungen im Orient mitbetroffen werden kann. Regehnheiten in China, die der jüngeren Geschichte angehören und an die heute wiederzuerinnern das Verständnis für die fernöstlichen

**28** Aus der Artikelreihe: «Vorgestern, Gestern, Heute»

«Wenn wir ganz ehrlich sein wollen, so ist es Götlicher, als wir bewegen hat, den großen chinesischen Kuchens anzuheben.»

Hofbuch von Mähle.

In der viertausend Jahre alten Geschichte Chinas kamen und vergingen zahlreiche Dynastien, und der Wechsel in den Herrscherhäusern ging stets unter blutigen Kämpfen vor sich. Diese Kämpfe beschränkten sich aber auf die sehr dünnen obersten Schichten. Die breiten Massen des chinesischen Volkes blieben von den dynastischen Umwälzungen unberührt.

Vor mehr als viertausend Jahren herrschte der König Tschi, der nach der — allerdings historisch nicht belegten — Überlieferung das bis dahin herrschende Patriarchat abschaffte und das Patriarchat mitführte, das sich in China während vieler Jahrhunderte in seiner ursprünglichen Form erhielt. Das chinesische Volk bestand noch vor hundert Jahren aus vielen Millionen von Familien, die wie federierte autonome Gemeinden zusammenschlossen. Es gab keine chinesische Nation, und innerhalb der Familie gab es keinen Individualismus, denn ihre Interessen bestanden in den höchsten moralischen Werten. Der Ahnenkult war der religiöse Ausdruck dieser sozialen Ordnung, und der Neoplatonismus, der in China keine Schande, sondern eine Tugend ist, war eine ihrer interessantesten Erscheinungen.

Auf dem festen Boden dieser abstrahierten Einrückungen entwickelte sich ein fröhlich gemütes Volk. Die chinesische Rasse vermochte die blindwütigen religiösen und gottigen Strömungen, die von Zeit zu Zeit von Indien und den indochinesischen Ländern herüberbrachten, in ruhige Bahnen zu lenken und Wertvolles davon in das eigene Geistesgut einzufügen.

Mit der Zentralgewalt stand dieses Volk nur in losem Beziehung. Zwischen den Familienhäuptern und dem Kaiserum vermittelten die Mandarins.

Bis 1840 konnte dieses Volk auch die Umrise, von der die europäischen Völker seit den Anfängen der industriellen Umwälzung erfüllt waren, von sich fernhalten. Für die Völker Europas hatten die Chinesen nur eine

(Fortsetzung auf Seite 1039)



Die letzte Kaiserin Chinas, Tschü, eigentlich Jeholtschi (1834—1908), aus vorwiegend mandschurischer Familie. 1852 wurde sie Nibelantse, 1853 Frau des Kaisers Hienfong. Nach dessen Tode wurde sie Kaiserin (1861—1875), ebenso nach dem Tode seines Nachfolgers (1875—1899) und zum drittmal nach Kaisers Kaiserin mitgetragenen Staatssturz von 1898. Da sie auch zu Lebzeiten des Kaisers das eigentliche Regierung führte, herrschte sie fast ein halbes Jahrhundert lang über China. Ihr Machtbesitz führte sie zu einem unerbittlichen Despotismus, den sie allerdings durch eine diplomatische Klugheit auszugleichen versuchte. Auch durch eine Reihe von Liebesgeschichten machte sie, hierin ähnlich Katharina II. von Rußland, viel von sich sprechen.



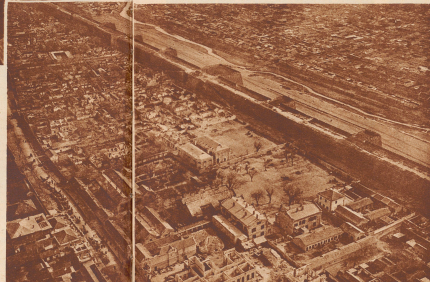
Baron von Ketteler, der deutsche Gesandte in Peking, der am 20. Juni 1900 von dem Kaiser ernannt wurde. Ketteler hatte die gefährliche Lage der europäischen Reichsmächte, denen Warnungen wurden jedoch überhört.

Der Baron von Ketteler, minister d'Allemagne à Pékin, dans l'attente de l'arrivée des Boers, le 20 juin 1900, dernière l'intervention armée de l'Allemagne.



Eine internationale Kommission vor dem kaiserlich-deutschen Postamt in Tientsin am 22. Juni des Boerenskriegs. All hier vertreten: Deutschland, Frankreich, England, Rußland, Japan.

Les membres d'une commission internationale photographiée devant le bureau officiel des Postes allemandes à Tien Tsin. Comme on le voit, Russie, Allemagne, France, Japon et Angleterre ont fait cocher de la cavalerie chinoise.



Blick auf die Boer-Mauer der Tientsin-Station. Die Legation der Boerensrepublik.

Le quartier de Tientsin. Le quartier de la légation de la République de Pékin. Le mur de la ville s'étendait au-dessus de la station de Tientsin. Le quartier de la légation de la République de Pékin.

## La Chine: but des croisades impérialistes

Am moment où, une fois de plus, l'impérialisme japonais profite de chaque incident pour lancer ses régiments sur les territoires du Ciel Empire, il nous a paru intéressant de présenter à nos lecteurs, dans le cadre de notre série «Avant-hier, hier et aujourd'hui», ce court résumé historique de la Chine au XIXe siècle.

L'abandonnement du retour de Marco Polo dans la Sibirie orientale. L'expédition de Venise marque le début de la découverte de l'Extrême-Orient.

Deux siècles plus tard, essayant d'arriver aux «Indes Orientales», Christophe Colomb découvre le continent que baptisera l'Espagne. Peu après, en 1514, les Portugais débarquent à Malacca et obtiennent le droit d'y faire commerce. Peu après le XVIIIe siècle: Pour les marchés de l'Inde, les Français luttent, les assistés des services secrets ou «spies», les bombes d'acier, les pistolets à silex, les canons de la Compagnie. Ces nouvelles découvertes dans les ports de France, de Hollande ou d'Algerie viennent parler aux yeux de l'Europe et l'excitent à l'aventure, au rôle religieux des Français. On ne connaît pas encore la Chine, mais on la présente comme merveilleuse et possible d'acquiescer. La «Bibliothèque pour tous» publie des résumés de la Chine, livrés en français aux cochons, et l'épave de l'histoire du monde chinois, l'auteur d'opinion. L'opium, en un an, nous envoie en Chine depuis que l'Angleterre en fait le commerce. L'empereur Hien-fong proteste et interdit le trafic. L'Union Jack se voit de l'extérieur, peu lui importe pourvu qu'elle jette de l'argent et la Chine décline la guerre à l'Angleterre.

La Chine, qu'on croit alors: Son régime n'a pas beaucoup changé depuis Confucius. L'empereur et 5000 familles de dignitaires laissent un militaire régner sur le territoire, plus grand que l'Europe et qui compte 300 millions d'habitants, 200 millions d'êtres qui s'ont de commun que la couleur de leur peau et leurs yeux noirs, qui ne pratiquent ni les mêmes langues ni les mêmes religions. La Chine a décliné la guerre à l'Angleterre.

La Chine, qu'on croit alors: Son régime n'a pas beaucoup changé depuis Confucius. L'empereur et 5000 familles de dignitaires laissent un militaire régner sur le territoire, plus grand que l'Europe et qui compte 300 millions d'habitants, 200 millions d'êtres qui s'ont de commun que la couleur de leur peau et leurs yeux noirs, qui ne pratiquent ni les mêmes langues ni les mêmes religions. La Chine a décliné la guerre à l'Angleterre.



Französische Artillerie führt durch ein chinesisches Dorf. Batteries d'artillerie française traversant un village chinois.

L'Angleterre, le peuple ne prend pas parti à cette question, il se bat parce qu'on le lui ordonne et l'Angleterre empêche son peuple de se battre, que le traité de Nanking (1842), lui offre la ville de Hong-Kong et l'autorisation de cinq ports de commerce: Canton, Amoy, Fouchou, Ning-po et Shanghai.

La défaite à terre le prestige de l'empereur mandchou, un descendant des Mongols, l'empereur mandchou, se trouve occupé à Canton et pour un certain temps le Ciel Empire est partagé entre deux maîtres. L'Anglais hier de ces premiers succès et le Français d'aujourd'hui de faire de même, dans l'impatience le premier incident qui leur permet de réviser: de nouvelles règles. Le massacre d'un missionnaire américain les Allemands à entrer en campagne. En 1857, Canton est bombardée. L'empereur Hien-fong signe de nouvelles traités avec les puissances étrangères et accorde aux commerçants internationaux et accordant aux étrangers les avantages de l'extraterritorialité. Les conditions étaient dures et toutes les clauses ne furent pas égales.

ment respectés. L'année suivante, la campagne recommence. Deux ans plus tard, en 1860, Anglais et Français forcent la capitale Pékin et obligent le souverain à de nouvelles capitulations.

Encouragés par les succès faciles des Européens, les Japonais réclament alors le protectorat de la Corée. En 1894, ils entrent en guerre. Écrasés les Chinois et obéissent l'empereur, les fils des Péchoux et la province de Liaou-toung.

Sur tous les fronts commencent les Cielles Empire, les Chinois comprennent qu'il faut songer à l'unité pour chasser l'étranger. Ce fut le mouvement des Boers qui débute le 20 juin 1900 sur l'autorisation du ministre d'Allemagne le baron von Ketteler. Sous le commandement du lieutenant-allemand v. Waldere et de l'amiral anglais Seymour, les forces de l'Allemagne, de la France, Russie, Japon et Belgique participent à une action commune et entrent à Pékin. Les nationalistes chinois accueillent devant l'impérialisme européen. Après d'aveux républicains, la Chine des concordats à reconnaître le droit de commerce des étrangers et, pour assurer le maintien de ces conditions, à garantir la protection des missionnaires chrétiens.



Sir Edward Hobart Seymour (1840-1929). En 1898, il dirigeait les forces britanniques en Chine et fut nommé gouverneur de Hong-Kong. Il fut tué pendant la révolte des Boxers en 1900.



Graf Alfred von Waldersee (1832-1904). En 1900, il commandait les forces allemandes en Chine pendant la révolte des Boxers.

Sir Edward Hobart Seymour (1840-1929). En 1898, il dirigeait les forces britanniques en Chine et fut nommé gouverneur de Hong-Kong. Il fut tué pendant la révolte des Boxers en 1900.

Le comte Alfred von Waldersee (1832-1904), chef de la mission allemande en Chine pendant la révolte des Boxers (1900). C'est à l'occasion de l'expédition des Boers (1900), que l'Allemagne a obtenu le droit de commerce des étrangers et, pour assurer le maintien de ces conditions, à garantir la protection des missionnaires chrétiens.



Eine chinesische Zeichnung, die eine japanisch-chinesische Seeschlacht aus dem Krieg 1894/95 darstellt. Das Bild zeigt die Chinesen als Sieger, stellt also die Tatsache auf den Kopf, da ja in Wirklichkeit die Japaner den Sieg davontrugen.

Un dessin chinois représentant un combat naval de la guerre sino-japonaise de 1894/95. L'artiste a représenté les Chinois comme vainqueurs, ce qui est contraire à la réalité.

Unten:

Weihaiwei gefallen. Der strategisch wichtige Hafen von Weihaiwei an der Nordküste der chinesischen Provinz Schantung wurde Anfang 1895 von 20 000 Japanern unter dem Befehlshaber Oyama angegriffen und erobert. Der Krieg zwischen Japan und China begann um den maßgebenden Einstoß in Korea und endete mit der Abtretung von Formosa, der Halbinsel Liaotung und der Pescadores-Inseln. Das gemeinsame Vorgehen der Mächte zwang dann aber die Japaner, Liaotung und damit Port Arthur aufzugeben. Die Japaner mußten zehn Jahre später noch einmal um diese Gebiete gegen Rußland kämpfen. Bild: Die chinesische Besatzung wird nach der Eroberung der Forts von den Japanern wegbefördert.

En 1894, les Japonais entrent en guerre contre la Chine au sujet de la Corée. En 1895, 20.000 Japonais sous la conduite d'Oyama s'emparent de Wei-Hai-Wei, l'un des meilleurs ports stratégiques de la presqu'île du Chan-Toung. Par le traité qui termina le conflit, les Chinois furent contraints de céder Formose, les îles des Pêcheurs et la presqu'île du Liao-Toung. Quatre ans plus tard (1899), Wei-Hai-Wei était loué à bail amphibytéotique par l'Angleterre. Photographie: Après la chute de Wei-Hai-Wei, les soldats japonais désarment les survivants de la garnison chinoise.



Kuo Sung-Tao, der erste Botschafter Chinas an einem christlichen Hofe. Er wurde 1875 als Botschafter nach London entsandt. Vorher hatte sich China geweigert, bleibende Gesandtschaften an den europäischen Höfen einzurichten.

Kuo-Sung-Tao, le premier ambassadeur de Chine accrédité en pays chrétien représenta son pays à Londres dès 1875.

Bezeichnung: «Barbaren». Diese Barbaren waren aber entschlossen, China, das sowohl an Gebiet wie an Bevölkerung größer ist als Europa, in das kapitalistische System zu zwingen. England begann den Angriff im Jahre 1838, als der englisch-chinesische «Opiumkrieg» ausbrach, der 1842 mit dem Vertrag von Nanking endete und demzufolge China die reiche Insel Hongkong den Engländern auslieferte. Schlimmer für das sozial und geistig bis dahin einheitliche China war die Verpflichtung, die Häfen von Canton, Amoy, Futschau, Ningpo

(Fortsetzung Seite 1042)



Hinrichtung eines «Boxers». Chinesen verrichten das grausame Geschäft an ihrem Landsmann vor den Augen europäischer Truppen.

Exécution d'un boxer par ses compatriotes chinois, devant le front des troupes européennes.

# Die Schweizerische Landesausstellung von 1883 in Zürich

Eine Jugenderinnerung von G. R. Geiser

Es liegen schon 53 Jahre, ein ganzes Menschenalter zurück, seit ich als handelsbessener Lehrbube das Glück hatte, die Landesausstellung in Zürich besuchen zu dürfen. Dieses Ereignis hat bei mir einen unauslöschlichen Eindruck hinterlassen. Mit einigen Freunden besuchte mein Vater im Monat Juni die Landesausstellung, von der zurückgekehrt, er sehr viel Interessantes und Schönes zu berichten wußte. An meinen gierig leuchtenden Augen muß er meinen sehlichstesten Wunsch, die Ausstellung besuchen zu dürfen, abgelesen haben, denn ganz unvermittelt sagte er zu mir: «Gustav, wenn di rächt ufführst u dr Herr K. (mein Prinzipal) mit dir z'friede isch, so chast de au für 3 Tag go Züri use.» Nun frage ich, welcher Stift hätte bei der Eröffnung einer so großartigen Perspektive sich nicht zusammengerissen und wenigstens für einige Zeit den Musterjüngling gespielt?

Je nun, ich schien zur gegebenen Zeit als würdig erachtet zu sein, um unter dem Protektorat des Handwerker- und Gewerbevereins von L. die Landesausstellung besuchen zu dürfen. Am Abend vor der Abreise händigte mir mein Erzeuger 7 Fünfliber aus, mit der wohlmeinenden väterlichen Ermahnung, sparsam damit umzugehen. «Du wirst nid alls brauche, 's isch nume as-de nid i Verlägeheit chunnt, we dir öppe-n-öppis Ugrads sötti passiere.» Somit rechnete der gütige Spender, daß ich noch einen ordentlichen Aktivsaldo nach Hause bringen werde. Ich dachte bei mir: he, mir wei de luege, z'erwei mir jetzt anfang uf Züri use.

Am 23. Juni in der Frühe fuhren wir 112 Mann hoch, sogar II. Klasse, mit einem Berner-Extrazug Zürich zu und stärkten uns dort an einem flotten Znüni im alten Du Nord. Dann ging es dem großen Ereignis entgegen. Als «richtig gehender» Dörfler sperrte ich schon beim Anblick des Hauptportals der Ausstellung Maul und Augen auf, auch die Ohren kamen auf ihre Rechnung. All die großartigen Bauten imponierten mir mächtig.

Mein Vater, der mit dem Bitter-Dennler gut befreundet war, hatte uns erzählt, daß dieser einen sehr schönen

Pavillon dort habe und daß ein schönes Bärnermeitschi, das Grittli, mit holdestem Lächeln einem den «Bittern» kredenzte. Ich schlich mich darum von der Gesellschaft fort, um ja recht bald das Grittli zu sehen und um ihm, unaufgetragen, vom Vater einen Gruß auszurichten. Ich kam denn auch zu meinem Bittern, mit Syphon sogar, und erhielt ein freundliches Lächeln.

Ich durchstreifte die Ausstellung auf eigene Faust, und lange Zeit vor automatischen Schraubenmaschinen, der prächtigen Baumwollfontäne der Spinneri Hehr. Kunz. Ebenso fesselte mich die Schokoladefabrikation von Sprüngli so lange, bis ich ein Musterräfel erhielt. Mächtig ergriff mich das Relief vom Bildhauer Vela, «Opfer der Arbeit», in dem ich ein ganz großartiges Kunstwerk sah.

Nach dem Mittagessen, zu dem ich mit einiger Verspätung kam, ging ich nach dem Bahnhof, bestieg dort das Rößlitram und fuhr in die Enge bis ans Endziel. Dort angekommen, blieb ich sitzen, und als mich der Kondukteur fragte: «Wohie fahrt-Sie?» antwortete ich: «He, so wyt als-s-göht.» — «Also Tüüfbrunne», sagte der kleine, rundliche Mann. Von dort ging es nochmals zum Stock hinaus und wieder zum Bahnhof zurück, so sehr gefiel mir das Rößlitramfahren. Ich ahnte damals nicht, daß ich 11 Jahre später als Betriebschef, genügend und gratis — elektrisch Tramfahren konnte.

Am Abend zog es mich mit aller Gewalt nach dem Zirkus Rancy, der im Seefeld seine prächtigen Vorstellungen gab. Als ich nach Schluß der Vorstellung, um 10 $\frac{1}{2}$  Uhr, sehr müde mit meinem Freunde Ruedi den Zirkus verließ, um nach unserem, für den Verein bestimmten Quartier, dem Gasthaus zur Sonne in Untersträß, zuzustreben, ahnten wir nicht, daß daselbst schon alle Betten besetzt und wir genötigt waren, ein für uns reserviertes Privatlogis aufzusuchen. Wo dieses sei, fragten wir etwas kleinlaut, worauf man uns vertröstete, daß der Portier mit uns kommen werde. Nachdem wir unseren hungerigen Mägen noch etwas an Speis und Trank zugeführt hatten, zogen wir kurz vor Mitternacht von dem brum-

mig unsere Effekten tragenden Portier begleitet, limmatalabwärts.

Die mitternächtliche Wanderung wollte kein Ende nehmen. Ich dachte bei mir, daß Paris an Ausdehnung jedenfalls nicht größer sein könne. Aber schließlich langten wir doch, schweißstriefend, in dem uns zugewiesenen Logis, — der alten Trotte in Högg, an. Nicht sonderlich war der Wirt über die späten Gäste erfreut und ebenso wenig dürfte es der Portier vom langen Heimweg gewesen sein. Auch Freund Ruedi war nicht gut gestimmt, da ihm kurz nach dem Abmarsch nach Högg sein Hosenträger hinten riß und er auf dem nächtlichen Tüppel genötigt war, die Hose mit den Händen in passender Höhe zu halten.

Anderntags erklärten wir dem Wirt, daß wir diesen Abend keinesfalls nochmals so weit «trotten» wollen. Man sicherte uns dann ein Matratzenlager in der Kegelhalle zu, mit dem wir uns, — faute de mieux, schließlich zufrieden gaben.

Den Sonntag Vormittag brachte ich wiederum in der Ausstellung zu und fuhr am Nachmittag ins Seefeld hinaus, die Kunstausstellung zu besichtigen, die mich ebenfalls sehr beeindruckte. Hernach ließ ich mich im Palmengarten der alten Tonnhalle zu einem z'Abig nieder. Bald aber zog es mich gewaltig nochmals nach dem Zirkus hin, woselbst ich einige von meinen Reisekameraden traf. Am andern Morgen fand ich es für dringend notwendig, eine Revision meiner Reisekasse vorzunehmen. Zu diesem Zwecke mußte ich außer dem Geldtäschli (eine Brieftasche kam nicht in Frage) sämtliche Säcke und Taschen meines Habits nach versohbenen Batzen untersuchen. Das Ergebnis war nicht gerade erfreulich. Bei Anwendung der mir speziell anempfohlenen Sparsamkeit konnte ich die Ausstellung nochmals besuchen und mit einer gewissen Erleichterung die Heimreise antreten. Nach meiner begeisterten Rückkehr wollte mein Vater wissen, wieviel Geld ich ihm zurückbrächte. Erwas bekommen gab ich ihm die Antwort: «He, alls ha-nig nit bruchst, es si gäng no feuf Batze do», und streckte ihm etwas zaghaft einen silbernen «Füfzer» entgegen, auf dessen Rückgabe er großmütig verzichtete, jedoch wissen wollte, was ich mit dem vielen Geld eigentlich angefangen habe. Aus der in meinem Notizbüchli enthaltenen Aufstellung über Einnahmen und Ausgaben figurierte unter letzteren ein ordentlicher Posten «Diverses», und die Bilanz ergab richtig einen Aktivsaldo von 50 Rappen. Vielleicht wäre manches einzusparen gewesen, doch hätte dann die Ausstellungsreise entschieden an Reiz verloren.

## Der chinesische Kuchen

Fortsetzung von Seite 1038

und Schanghai für den Handel und für die Niederlassung britischer Bürger freizugeben, zumal der sieges-trunkene Kapitalismus den Vertrag von Nanking als den Anfang vom Ende Chinas aufgefaßt hat. Die Vereinigten Staaten von Nordamerika, Frankreich und sogar Belgien und Schweden verstanden es binnen weniger Jahre, ähnliche Konzessionen wie die Engländer zu erzwingen.

England und Frankreich als Wortführer des kapitalistischen Imperialismus warteten von 1842 an mit Ungeduld auf eine Gelegenheit, die Bresche, die in das chinesische Verteidigungssystem geschlagen war, zu verbreitern. Eine solche Gelegenheit ergab sich am 8. Oktober 1856, als die Chinesen eines ihrer Schiffe, das unter britischer Flagge segelte, «aufbrachten». Vorher war gerade ein französischer Missionar hingerichtet worden, und dieser in China banale Fall diente den Franzosen als willkommenen Anlaß, an einem gemeinsamen Feldzug gegen die Chinesen teilzunehmen. 1860 nahmen die Alliierten Peking, und der dort geschlossene Vertrag sicherte den Fremden Bewegungsfreiheit im Innern des Landes zu und garantierte den Missionären freie Betätigung. Auch wurden zahlreiche weitere Häfen dem internationalen Verkehr geöffnet und der bereits 1842 geschaffene Begriff der «Exterritorialität» wesentlich erweitert.

Nunmehr bestand in den Ländern der weißen Rasse kein Zweifel mehr darüber, daß der Augenblick der Aufteilung des «chinesischen Kuchens» gekommen sei. China lag am Boden und sowohl England und Frankreich, wie die herangeeilten U. S. A. und Rußland nahmen sich alles, was sie wollten.

Die Schläge, die China erlitten hatte, trafen zunächst die Mandschu-Dynastie am empfindlichsten. Die Krise der Dynastie konnte aber diesmal nicht mehr auf die dünne oberste Schicht lokalisiert werden. Durch die Breschen, die die militärischen Expeditionen geschlagen haben, drangen die einander befehdenden, zersetzenden Ideen der weißen Rasse ein. Der Kampf zwischen Wissenschaft und Religion, der damals im Westen Europas ausgegossen wurde, wühlte auch die Intelligenz Chinas auf, und die kapitalistischen Wirtschaftsformen, die mit den fremden Eroberern in einzelne Teile Chinas einzogen, wirkten sich ebenfalls zersetzend aus. Jäh, ohne jeden Uebergang, löste sich sowohl das Jahrtausende alte Zunftsystem, wie das seit undenklichen Zeiten bestehende

Patriarchat auf. Ein chinesisches Proletariat entstand, und auf der anderen Seite zog mit den chinesischen Unternehmern der kapitalistische Individualismus ein und ging daran, mit dem Kult der Familie aufzuräumen.

Fast unberührt von dieser — chinesisch-städtischen — Entwicklung blieben während langer Jahre die landwirtschaftlichen Massen Chinas, die «Bauern der 40 Jahrhunderte». Bei ihnen herrscht immer noch der Ahnenkult und das Patriarchat. Demgemäß geht auf dem Lande die Vermehrung der Bevölkerung in derselben Schnelligkeit weiter, die die soziale Ethik des Patriarchats seit jeher vorschrieb. Die wirtschaftlichen und politischen Widersprüche, unter denen ganz China leidet, wirkt sich indessen auch auf die vielen hundert Millionen Bauern aus, und eine schwere Agrarkrise wurde heraufbeschwo- ren, die um so unerträglich ward, je mehr der Prozeß der Aufteilung der bäuerlichen Besitze unter die Söhne der «Patriarchen» fortschritt. Die Armut wuchs und trieb viele Existenzen dem Banditismus in die Arme, und so entstand ein Reservoir, aus dem die berüchtigten «chinesischen Generäle» das Menschenmaterial für ihre Söldnerheere schöpfen konnten.

Während das bäuerliche China an den Umwälzungen nur passiv und als Lieferant von Kanonenfutter teilnahm, haben das Bürgertum und die gebildeten Schichten bereits in den Achtzigerjahren versucht, eine neue geistige Verteidigungslinie auszubauen. Auf den Trümmern des Patriarchats entstand in den Städten ein fortschrittlicher chinesischer Nationalismus. Anstatt sich aber — wie dies der Mikado tat — an die Spitze des Fortschritts zu stellen, entschloß sich die Kaiserinmutter Tschu-Tsehi-Schi im Jahre 1898, das vom Kaiser eingeleitete Reformbewegung zu zerschlagen, den Kaiser zu internieren, die Träger der Reformbewegung köpfen zu lassen und den übelsten Despotismus einzuführen.

Die erstarkenden Japaner versuchten als erste, den chinesischen Kuchen anzuschneiden und Korea als Einflußsphäre zu gewinnen. Ueber dem Widerstand der Chinesen brach 1894 der offene Krieg aus, in dem Japan eine überraschende Schlagkraft zeigte. Da hielt es Europa, von den Chinesen um Vermittlung ersucht, doch für geboten, den völligen Zerfall des Reiches zu verhindern und dafür zu sorgen, daß Japan, das als «Gelbe Gefahr» neben dem «chinesischen Kuchen» auftauchte, nicht einen zu großen Bissen von demselben wegschnappe.

In China erstarkte infolge der Niederlagen während dieses Krieges und des Staatsstreiches von 1898 die nationalistische Bewegung. Von reaktionären Elementen wurde sie zu einer fanatischen Fremdenfeindlichkeit gesteigert.

Träger und fanatische Schürer dieses Fremdenhasses waren die Boxer, so genannt auf Grund einer fehlerhaften Übersetzung ihres chinesischen Namens «Fäuste der Gerechten Harmonie». Die Kaiserin, der eigentlich jeder chinesische Nationalismus ein Greuel sein mußte, da sie selber eine Mandschu, eine «Fremde» war, glaubte, keinen anderen Weg zur Rettung mehr offen zu haben und entschloß sich, die Boxer, die sie kurz vorher noch mit Verboten verfolgt hatte, offen zu unterstützen.

Ein Jahr nach dem Staatsstreich von 1898 begannen die Boxer die chinesischen Christen zu verfolgen. Ende des Jahres ermordeten sie einen englischen Missionär. Die europäischen Mächte suchten sich inzwischen über die zu erfassende Maßnahme einig zu werden sowie über die Wie der Aufteilung des «chinesischen Kuchens». Eine intereuropäische Armee wurde nach China gesandt. Am 12. Juni 1900 begannen erste Ueberfälle auf christliche Chinesen. Am 20. Juni wurde der deutsche Gesandte Ketteler auf dem Wege zum chinesischen Außenamt, wo er gegen die Vorgänge protestieren wollte, ermordet. Dies war die Antwort auf die Einnahme des Forts Taku durch internationale Truppen. In Peking selbst begann die Umzingelung und die Belagerung des Gesandtschaftsviertels, die bis zum 14. August dauerte. An diesem Tage wurde Peking von den internationalen Truppen genommen. Der Hof floh nach Schianfu. Die Sieger konnten sich nicht bis zum Herbst 1901 über die zu diktierenden Friedensbedingungen einigen. Schließlich konnte das Friedensprotokoll unterzeichnet werden und China schien am Ende seiner staatlichen Existenz.

Die scheinbare Dekadenz Chinas dauert bis in unsere Tage fort. Die wirkliche Lage Chinas ist aber eine ganz andere als die, die der oberflächliche Beobachter sieht. China ist eine Nation im Werden. Wird einmal der Prozeß der Entwicklung Chinas vom Volk zur Nation beendet sein, dann werden die Chinesen nicht nur die stärkste Rasse, sondern auch die stärkste Nation der Welt sein. Die größten Gefahren, die China bedroht haben, sind vorüber, besonders seitdem die Vorgänge vor, während und nach dem Weltkrieg bewiesen haben, daß die Spannungen unter den kapitalistischen Mächten viel zu groß sind, als daß die eine der andern ein größeres Stück des «chinesischen Kuchens» gönnen möchte. Die Eifersucht der eroberruglustigen Staaten bewahrt China vor dem Untergang.